

PRÊTRE ET SOLDAT

Il y a bien longtemps, sur la frontière du Maroc, aux environs d'Ouchda, j'ai vu mourir un soldat sur le champ de bataille. J'avais suivi une expédition. On était en escarmouche avec une fraction de tribu qui était, je crois, celle de Beni-Snassem. Un zouave était tombé, frappé d'une balle qui lui avait traversé la poitrine. Il s'était trainé jusqu'à une touffe de chênes nains, contre laquelle il cherchait à s'adosser. Je l'avais aperçu ; j'étais descendu de cheval et j'essayais un pansement inutile. Le pauvre homme secouait la tête et disait : " J'ai mon affaire." L'aumônier, un père jésuite à longue barbe noire, nous vit et accourut. Je voulus m'éloigner, le soldat dit : " Ce n'est pas la peine, soutenez-moi." Je me plaçai derrière lui, je m'agenouillai, et, le prenant dans mes bras, je l'accotai contre ma poitrine. J'ai entendu sa confession, elle ne fut pas longue. Le prêtre tutoyait le moribond et lui parlait en langue de caserne :

— Tu t'es soulé ?

— Oui.

— Tu as fait les cent dix-neuf coup ?

— Oui.

— Tu as chapardé ?

— Oui.

— As-tu volé ?

— Non.

— Tu as aimé le régiment ?

— Oui.

— Tu as été fidèle au drapeau ?

— Oui.

— Tu meurs de bon cœur pour la France ?

— Oui.

— Sois en repos, mon vieux, le ciel est fait pour les braves comme toi. Dieu t'attend.

Il l'embrassa ; je sanglotais. Les yeux du soldat étaient illuminés ; ses yeux pleins d'extase regardaient le ciel et le regardèrent jusqu'à la seconde où ils se fermèrent pour toujours.

Voilà bientôt quarante ans de cela ; j'ai encore dans l'oreille le son de voix affaibli du blessé et je revois l'expression de béatitude qui éclairait son visage.

C'est être impitoyable que d'empêcher de mourir ainsi.

MAXIME DU CAMP.